

Franco DE ANGELIS, *Archaic and Classical Greek Sicily. A Social and Economic History*. New York, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 23,5 x 15,6 cm, xviii-437 p., 44 fig. n. & b. (GREEKS OVERSEAS). Prix : 55 £ (relié). ISBN 978-0-1951-7047-4.

Franco De Angelis propose une nouvelle synthèse des apports anciens et récents sur l'histoire économique et sociale de la Sicile archaïque et classique. L'intérêt de ce volume réside dans l'attention particulière accordée à la recherche archéologique, qui permet une mise à jour des ouvrages de R. Ross Holloway (*The Archaeology of Ancient Sicily*, 1991 ; *AC* 62, 1993, p. 534) et de Christopher J. Smith et John Serrati (*Sicily from Aeneas to Augustus. New Approaches in Archaeology and History*, 2000). L'auteur se distingue également de ses prédécesseurs en intégrant totalement les questions sociales et économiques, abordées dans une perspective diachronique selon une alternance de périodes de centralisation des pouvoirs et de l'économie ; il s'émancipe ainsi des deux grands courants suivis par les historiens de la colonisation grecque, qui ont tantôt abordé l'histoire de ces cités comme celle de Grecs de la périphérie, tantôt comme celle de Siciliens grecs dont le destin est totalement dépendant de l'élément « indigène ». L'auteur n'ignore évidemment pas l'importance des influences phéniciennes et indigènes sur le destin des Grecs de Sicile : le volume est introduit par un premier chapitre sur la géographie et l'histoire de la Sicile depuis le XII<sup>e</sup> s. av. J.-C. et la place de l'île au regard des autres régions influentes en Méditerranée centrale ; il parvient ainsi à une conclusion intéressante sur la situation de la Sicile, qui évolue alors dans l'ombre des grandes puissances de Sardaigne et d'Étrurie, ce qui pourrait avoir été un argument d'attraction pour les colons grecs qui y ont trouvé de vastes surfaces agricoles à exploiter sur les côtes (p. 28-61). Les trois chapitres formant le cœur du volume sont traités en diachronie, articulés en quatre sous-chapitres correspondant aux grandes césures chronologiques de l'histoire politique de la Sicile grecque : des premières fondations à une centralisation politique (c. 735 – VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.) ; la première génération de centralisation politique (fin du VI<sup>e</sup> s. – début du V<sup>e</sup> s. av. J.-C.) ; de la chute au retour de la centralisation politique (seconde moitié du V<sup>e</sup> s. av. J.-C.) ; la fin du classicisme, entre centralisation politique et indépendance (405 - 320 av. J.-C.). Le deuxième chapitre s'intéresse aux colonies du point de vue de la logique d'implantation territoriale, du cœur urbain et son architecture à l'exploitation des plaines agricoles. De Angelis y exprime la ligne directrice de l'ouvrage, considérant l'histoire de la Sicile grecque au travers du prisme d'épisodes alternés de croissance et de décroissance politiques et économiques, ici appliqués à la transformation du paysage (p. 62-133). Le chapitre III traite de l'organisation sociale, de l'évolution de la démographie, des classes sociales et politiques – en particulier le terrain fertile qui a permis la longévité particulière des tyrannies – ainsi que ce que l'on connaît des textes de lois de ces cités ; l'accent est mis sur le caractère fortement multi-ethnique de ces sociétés, qui se démarquent ainsi des cités de Grèce propre (p. 134-221). Le dernier chapitre traite *des* économies des cités grecques de Sicile, à la lumière des structures sociales examinées dans le chapitre précédent (p. 222-318). L'analyse concentre une très grande variété de données visant à couvrir l'entièreté du spectre des activités économiques des cités (production, distribution, consommation) au-delà de ce qui nous a été transmis par les sources littéraires, qui traitent essentiellement de la production du blé. À nouveau, l'argument est mu par une préoccupation

sur les notions de croissance économique et de politique, abordées pour les productions agricoles (l'auteur remet en question l'existence de monocultures) et artisanales (céramique, travail de la pierre et du métal), le commerce maritime entre les cités siciliennes et avec l'extérieur, le développement et l'usage de la monnaie, ou encore l'exploitation des ressources naturelles. Ce point de vue économiste considère les fluctuations entre des périodes d'inflation ou de déflation des complexités sociale (de la cité-état à l'état territorial) et économique (croissance et décroissance) pour analyser l'histoire des peuples de Sicile. L'auteur parvient ainsi, avec un recours très important aux recherches pluridisciplinaires, en particulier archéologiques et paléo-écologiques, à une nouvelle lecture de l'expression sicilienne du « miracle grec » : il ne peut être que le résultat des apports mutuels entre les Grecs et les populations locales, qui ont donné lieu à des régimes politiques et économiques propres aux cités de Sicile, mais qu'il n'est pas pertinent de considérer en tant qu'isolat, en périphérie du monde grec.

Marie DE WIT

Philippe LAFARGUE, *La bataille de Pylos. 425 av. J.-C. Athènes contre Sparte*. Paris, Alma Édition, 2015. 1 vol, 257 p., ill. Prix : 22 €. ISBN 978-2-36279-167-3.

Ce livre est en quelque sorte un sous-produit de la thèse de l'auteur parue en 2013 sous le titre *Cléon : Le guerrier d'Athènes*. Ceci explique l'introduction (p. 11-21), et ses considérations sur les rythmes et les découpages chronologiques chez Thucydide, ainsi que la réflexion sur le fait que Thucydide n'accorde au final pas une très grande importance à cet épisode (ce qui se comprend très bien, car Thucydide connaissait la fin de la guerre, même s'il n'a pas eu le temps de conduire son ouvrage jusque-là !). Le premier chapitre intitulé « La grande guerre des Grecs » permet de comprendre comment, au bout de six ans de guerre, on en est là. Le second chapitre « Démosthène à Pylos » décrit la prise de décision et les lieux. Il me semble dommage de ne pas rappeler que Syracuse (p. 52) est une colonie de Corinthe, une puissance maritime, et qu'Athènes craint qu'elle n'appuie les Péloponnésiens (cette peur les conduira au désastre en 413). Il me semble aussi que déclarer que Pylos est non loin de Sparte est nier la géographie antique et les dimensions minuscules habituelles des états grecs ; certes, à vol d'oiseau, Pylos est à une soixantaine de kilomètres de Sparte, mais en réalité, il faut un jour pour franchir le Taygète (pour de bons marcheurs, et certainement plus pour le train des équipages) et encore un jour complet pour atteindre Pylos (et ce pour des troupes d'élite sans bagages). Dans le cadre d'un état grec, c'est loin ; difficile donc de prendre rapidement les décisions appropriées. De plus, le Roi Agis, qui est désormais à la tête de l'armée, n'est pas encore très expérimenté, et, surtout, n'a aucune expérience de la guerre maritime. Son retour d'urgence – il ravageait l'Attique – et son envoi sur les lieux a sans doute empêché le navarque d'agir correctement plus qu'il ne l'a aidé. Dans le chapitre III, j'ai relevé quelques détails qui appellent de ma part des commentaires. Sur la cryptie (p. 74), j'ai évidemment un tout autre point de vue exposé dès 2006 et 2007 en Anglais (dans *Sparta and War*) et en Français (dans *Sparte : Géographie, Mythes et Histoire*, ch. 14). À cette date, elle n'existe pas. Les fantasmes romains de Plutarque sont un point à revoir comme un appât de la Sparte hellénistique et romaine et non comme